

AUDRIC GUERRAZZI

LE SILENCE
ET L'OUBLI

roman

AUDRIC GUERRAZZI

Le Silence et l'Oubli

© AUDRIC GUERRAZZI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6601-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

VIVRE ENSEMBLE

ALBAN

Cinquante, soixante, soixante-dix, ils sont de plus en plus nombreux, agglutinés devant le paravent qui bloque l'accès à la salle de restaurant. Ils sont assis dans leur fauteuil-roulant ou sur une chaise. Ils se taisent ou ils parlent. Avec quelqu'un ou pour eux-mêmes. Ils restent immobiles, ils se lèvent, ils marchent, ils avancent, ils reculent...

— Attention !

— À quoi ? !

— Attention ! Mais attention à la fin !

Odiane Ducrey, quatre-vingt-un, repousse avec difficulté la roue du fauteuil d'Edith Favre, soixante-dix-huit, pour ne pas se laisser écraser la jambe. Après trois poussées aussi énergiques que possible – puisque les protestations n'ont servi à rien – l'autre comprend non pas qu'elle dérange mais que quelque chose d'hostile ou de bien ancré l'empêchera coûte que coûte de reculer. Elle repart dans l'autre sens, parcourt deux mètres, puis elle tourne brusquement la tête vers la gauche, aussi loin que la rotation de son cou le permet (à peine six degrés de moins que Regan MacNeil dans *L'Exorciste*). Elle écarquille les yeux et d'une voix pénétrée, mais humaine, elle arrache de sa bouche un souvenir ancien :

— Allez Michel. C'est toi ? Ou c'est ta femme ? C'est toi, Michel ?

Personne ne s'appelle Michel. Odiane Ducrey ne répond rien, fait mine de ne pas avoir entendu mais ne parvient pas à cacher son accablement. Pas de Michel. Edith Favre remet sa tête dans le sens qui en général effraie le moins, fait la moue, lève les yeux au ciel, mâche deux fois, la bouche ouverte, un aliment invisible, refait la moue, puis s'exclame :

— Je voudrais manger du jambon. Ah ! Tiens, il y en a là, du jambon, c'est bien.

Cinq mètres plus loin, sur une table, il n'y a pas plus de jambon que de géant

ou de moulin, mais malgré tout :

— Allez ! On y va ! Venez tous ! Suivez-moi, yaaa !

Personne ne suit personne, personne ne répond. Edith Favre, chevauchant son fauteuil, slalome toute seule entre les tables, les chaises, une épée invisible à la main. Elle heurte de temps à autre un pied, un genou, suscitant un grognement de désapprobation ou une insulte.

Camille, vingt-cinq ans, en service à l'Ehpad des Lis depuis ce matin, vient d'assister à cette scène introductive. Elle ne sait pas trop quoi en penser. La jeune infirmière attend l'ascenseur qui la mènera au deuxième étage. Vissé dans son fauteuil-roulant, un visage rond à fine moustache grise surmonté d'un crâne lisse et satiné a tout vu aussi. Il s'approche d'elle à un train de sénateur, à la manière, déjà, dont il traversera jusqu'à la lisière les pages éclatées du roman de la fin de sa vie. Il se poste devant elle et lui demande dans un français lent à l'accent de Marseille irréprochable :

— Mademoiselle, auriez-vous l'amabilité de déposer mon coude sur le bord de mon fauteuil s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

— Je vous en serais infiniment reconnaissant.

Le bras ne pèse presque rien, il semble si fragile à la jeune femme : elle le dépose sur l'accoudoir avec une précaution extrême, comme si elle risquait de le briser.

— Mademoiselle, votre beauté et votre grâce n'ont d'égale que votre délicatesse. Je me présente : Alban Désert. Et vous m'avez charmé.

— Merci Monsieur Désert. Je m'appelle Camille. Camille Blanche. Enchantée.

— Je suis charmé, vous êtes enchantée : voilà une histoire qui commence bien !

La porte de l'ascenseur s'ouvre, se referme. Camille Blanche a disparu. Alban Désert, quatre-vingt-deux, s'est installé hier aux Lis, mais lui comme « résident ». Les Lis, les Lis, belle famille de fleurs, royale même ! est-il maintenant en train de se dire. Orthographe appropriée qui plus est, plus dur, plus net, plus lucide ce « i », là où un « y » aurait poétisé de trop ce lieu, cet hôpital, ce lis, mon

scaphandre, assez spacieux il est vrai, je ne vais pas me plaindre, mais je fais un drôle de papillon... Les Lis, l'hélice ! qui tourne en rond, pas de départ, pas d'arrivée, quoique, s'objecte-t-il déjà à lui-même, en fait on manque d'air ici alors non, mais quoi d'autre à la place ? Ah, tiens, s'il avait pu choisir, il aurait choisi les Chrysanthèmes. Quel nom pour une maison de retraite ! La vérité bien en face, droit dans les yeux ! Oui ! Il a toujours aimé ces fleurs et savoir qu'après avoir recouvert des tombes pendant des siècles les chrysanthèmes auraient finalement réussi à habiter un lieu de vie, même de vies finissantes, et en particulier la sienne : quelle réhabilitation ! Véritable rédemption florale ! Formidable !

Le poing dressé vers le ciel, il réalise juste avant de prononcer « formidable » à voix haute qu'il s'est un peu emporté et que, quoi qu'il en pense, cet établissement continuera de s'appeler les Lis, et non les Chrysanthèmes. Il baisse le poing. Les lis. Oui, après tout... et de toute façon il n'a pas le choix. Son regard et son esprit se fixent alors sur « Ehpad », inscrit en lettres blanches sur le fond bleu du panneau d'accueil, qu'il aperçoit à travers les traces de doigts de la porte vitrée de l'entrée. L'acronyme d'« Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes » le rend malgré lui – et il se surprend de subir un malgré-lui – un peu mal à l'aise. Malaise conforté, en se retournant, à la vue des acteurs qui partagent la scène avec lui. Et toute l'impériosité et la pertinence de l'expression « personnes âgées dépendantes » déclenchent subitement chez lui une gêne respiratoire plus préoccupée que préoccupante, qu'il s'efforce vite d'étouffer. Après quelques zigzags délicats dans la mer de silences et de borborygmes, il finit par conduire son fauteuil jusqu'à un îlot de conversation. À cette table discutent Odiane Ducrey, quatre-vingt-un, donc, et Yvonne Dubois, quatre-vingt-quatre. Marie-Claude Lemaire, quatre-vingt-sept, se contente d'écouter, en reniflant de temps en temps.

— C'est difficile d'être vieux, dit Yvonne Dubois. Personne ne nous a habitués, personne ne nous a prévenus. Avant on allait où on voulait, on rencontrait des gens. Maintenant il n'y a plus rien à faire. On vous assoit sur une chaise et on vous laisse là. On attend. On attend quoi ? On attend. Ceux qui ne vieillissent pas ont de la chance... Ils ont de la chance. Ça oui.

— Mais c'est impossible de ne pas vieillir, intervient Odiane Ducrey. Ou alors ceux qui n'ont pas vieilli, c'est qu'ils sont partis.

— Partis ?

— Oui : partis.

— Vous voulez dire : morts ?

— Oui, si vous voulez.

— Je veux.

Quelques secondes passent en silence. Seule Odiane Ducrey les remarque.

— Et donc : vous trouvez ça mieux ?

— Quoi ?

— De partir, plutôt que de vieillir ?

— ...

— Vous trouvez ça mieux ?

— Rien ne prépare à être vieux. On ne fait plus rien ici, c'est triste. Qu'est-ce qu'on attend ?

— Nous attendons le repas de midi, intervient Alban Désert en souriant, et non sans forcer un peu plus que de coutume son accent, qu'il qualifie lui-même, dans ces cas-là, de « méridionaliste ».

— Ah qu'il est malin celui-là ! Vous êtes content de vous j'imagine, le sermonne Yvonne Dubois. Rendez-vous utile plutôt : quelle heure est-il ?

— D'après l'horloge accrochée au pilier juste derrière vous, il est très exactement onze heures et cinquante-trois minutes.

— Et on ne sait pas ce qu'on va manger ?

— Si Madame, le menu du jour est inscrit sur une feuille A4 scotchée au pilier précédemment évoqué, juste sous l'horloge. Laissez-moi vous épargner une rotation cervicale difficile, et peut-être douloureuse, en vous lisant ce qui est inscrit dessus : d'abord salade de betteraves, puis poisson (sans qu'il soit précisé lequel) accompagné de pommes vapeur, suivi d'un fromage (il n'est pas non plus précisé de quel fromage il s'agit, mais à mon avis ne vous attendez pas à un Beaufort d'alpage...) et pour finir : abricot au sirop.

— Abricot ?

— Oui, au sirop.

— Ah, et c'est quand ?

— Dans quelques minutes.

La conversation s'arrête net, comme tranchée au couteau. Après quelques dizaines de secondes d'attente, Alban Désert se détourne de ses convives. En pivotant son fauteuil-roulant, il manque d'écraser le pied d'un aide-soignant qui passe par-là.

— Vous me rouleriez dessus ? sourit le jeune homme.

— Ah ça non ! rétorque-t-il, je suis trop respectueux du vigoureux corps médical pour envisager de lui porter atteinte.

— Bien, je m'écarte alors, pour que vous puissiez passer.

— Vous êtes bien aimable.

Sitôt que la moustache, le crâne et les oreilles en fauteuil sont à distance raisonnable, croit-elle, Yvonne Dubois confie à ses compagnes de table :

— C'est triste les gens en fauteuil comme ça, nous au moins nous pouvons nous déplacer. Mais eux ils sont coincés. Que c'est triste !

— Mais lui par exemple, il se déplace encore assez bien, justement grâce à son fauteuil, nuance Odiane Ducrey.

— Oui, c'est vrai. Lui ça va. Mais les autres on les pousse dans un coin et ils ne bougent plus. Ils attendent tout le temps. Remarquez, c'est pareil pour nous. On ne voit plus le temps passer ou on le voit trop, c'est selon. Toutes les journées se ressemblent ici, toutes les heures se ressemblent. Enfin ! On est bien obligé. On n'a pas le choix. Si on m'avait dit que je finirais ma vie comme ça, je ne l'aurais pas cru. Personne ne vous prépare à ça. Plus rien à faire. On ne sait même plus ce qu'on attend. On attend. C'est tout. On n'a même plus le droit de sortir.

— ...

— Qu'est-ce qu'on attend d'ailleurs ?

— C'est bientôt l'heure du repas.

— Ah ! oui... Et qu'est-ce qu'on mange ?

— Eh bien le Monsieur vous l'a déjà...

Odiane Ducrey s'interrompt. Alban Désert se retourne. « À quoi bon lui faire de la peine ? » lit-il dans le regard de l'octogénaire, qui s'apprête à répéter avec résignation le menu qu'Alban Désert a déjà détaillé quelques minutes plus tôt. Mais heureusement une jeune femme avec une charlotte sur la tête annonce enfin que le repas est prêt et décale le paravent qui obstruait le chemin de la salle à manger. Toutes les conversations, c'est-à-dire trois, dont deux ineptes, s'arrêtent. C'est l'heure. Tout ce vieux monde fait cortège vers les tables, les valides par leur propres moyens, les autres poussés par des blouses roses. Alban Désert appartient à cette catégorie « parce que ça va plus vite que si vous y alliez tout seul », lui explique une aide-soignante à la poitrine opulente – quel adjectif merveilleux ! songe-t-il –, qui l'installe sur une des premières tables à l'entrée du réfectoire et repart – déception immense ! – avant même qu'il n'ait le temps de lui dire qu'une vue plus prolongée sur son généreux décolleté était toute la nourriture dont il avait besoin aujourd'hui. Il décide d'attendre qu'elle revienne pour faire sa déclaration d'amour à cette somptueuse gamine de cinquante ans, mais constate avec déception qu'elle ne revient pas. De là où il est, il ne la voit même plus. Malheur. À sa droite : Yvonne Dubois. Horreur, se dit-il, est-ce que je vais devoir lui rappeler le menu *pendant* qu'elle sera en train de le manger ? Comble d'horreur : depuis qu'elle s'est installée, elle ne le quitte pas des yeux. Et n'a pas encore cligné une seule fois. Il décide de l'ignorer. Dans le hall, il reste une quinzaine de résidents. De là où il est, Alban en aperçoit deux. Il se demande qui ils sont, pourquoi ils restent là-bas, pourquoi personne ne les amène. Qui sont-ils ? Ferdinand Charre, cent deux, va partir à l'hôpital le jour même, il ne reviendra qu'au bout d'une semaine, restera treize jours à l'Ehpad, repartira deux semaines à l'hôpital, reviendra dix-sept jours à l'Ehpad, et mourra finalement à l'hôpital, après trois semaines de calvaire. À cause de ces allers-retours, Alban Désert n'aura pas vraiment l'occasion de faire sa connaissance. Il apprendra toutefois que ce vieil homme est presque aveugle et quasi sourd, qu'il est impossible de communiquer avec lui à plus de dix centimètres de son oreille gauche, tandis que la droite n'entend plus rien. Mais il n'apprendra pas que les aides-soignantes et les infirmières se demandent souvent, avec un sourire contagieux « c'est laquelle déjà ? » avant de s'adresser au vieil homme en fauteuil-roulant. Il n'apprendra pas qu'il avait un fils qui lui rendait souvent visite et qui l'aimait. Il n'apprendra pas que Ferdinand Charre était un homme